

VOCABULAIRE RÉGIONAL ET TRANSMISSION FAMILIALE : LE CAS DU FRANÇAIS BRIANÇONNAIS

Anne Violin-Wigent
Michigan State University

RÉSUMÉ

Malgré la persécution des langues et dialectes régionaux en France, il existe toujours à l'heure actuelle un vocabulaire régional utilisé en supplément du français. Cet article étudie le maintien du vocabulaire régional dans la région de Briançon (Hautes-Alpes) selon les critères de l'âge et du sexe des informateurs, de l'origine géographique des parents et à travers la transmission entre les générations d'une même famille. Pour ce faire, 27 informateurs, dont 12 sont groupés en cinq familles différentes, ont répondu à un questionnaire pour indiquer leur connaissance de 247 régionalismes. Les résultats montrent une disparition accélérée du vocabulaire régional avec une forte perte à la suite de la Seconde Guerre mondiale. Cette perte est due à l'ouverture de l'économie locale vers un marché national lié au climatisme et au tourisme. Cette tendance est raffinée dans l'étude des familles qui souligne l'importance de l'origine géographique des parents dans la transmission des régionalismes.

ABSTRACT

Despite the persecution of regional languages and dialects in France, there still exists today a regional vocabulary used in addition to French. This article studies the maintenance of regional vocabulary in the region of Briançon (Hautes-Alpes) according to the age and gender of informants, to the geographical origin of the parents, and through the transmission between generations within families. To achieve this goal, 27 informants, including 12 from five different families, answered a questionnaire regarding their knowledge of 247 regional words. Results show a faster loss of regional vocabulary following World War II. This loss is due to the opening of the local economy toward a national market linked with the treatment of respiratory diseases and the development of tourism. This tendency is refined through the study of families, which underlines the importance of the geographical origin of parents in the transmission of regional vocabulary.

1. INTRODUCTION : LA SITUATION DES LANGUES RÉGIONALES EN FRANCE

La langue française a essayé de s'imposer en France depuis de nombreux siècles au détriment des langues et dialectes régionaux. Durant la Révolution Française, ces langues et dialectes étaient perçus comme une menace à l'unité du pays et à l'égalité des citoyens. En conséquence, le gouvernement révolutionnaire a adopté des mesures pour l'éradication pure et simple de ces dialectes. Cette politique est restée en place jusque dans les années 50. En effet, en 1951, après de nombreuses tentatives infructueuses, la loi Deixonne a été votée, loi qui autorise l'enseignement des langues et des cultures régionales dans les régions dans lesquelles elles sont utilisées. Selon Le Dû (1999:29), cette loi, comme les propositions de loi la précédant, était destinée « à respecter la personnalité des enfants » et non à « sauver ces langues ».

Une période de renaissance culturelle et linguistique pour les langues minoritaires a commencé dans les années 1970 et 1980. Selon Vassberg (1999:55), cette période de « gradual (but still diffident) acceptance of the linguistic and cultural diversity of France by the French State coincided with a trend away from centralized and uniformizing policies ». Mais les vieilles habitudes sont dures à perdre. En effet, en 1992, la Charte sur les langues régionales et minoritaires par le parlement européen a été soutenue par la plupart des pays de la CEE, à l'exception de deux pays qui ont refusé de la ratifier : « parmi les irréductibles opposants (...) figurent au premier chef la France et la Grèce » (Breton 1999:93). Cette même année, la France a ajouté « the inscription of French as *the* official language of the republic in our constitution » (Blanchet 1999:74, emphase dans l'original), montrant ainsi que le gouvernement français n'était pas encore prêt à abandonner ses tendances uniformisantes et à prendre part à une politique linguistique pluraliste.

Après des siècles de persécution, on peut en fait être surpris que les langues et les dialectes régionaux aient résisté pendant si longtemps. Blanchet, Breton et Shiffman (1999) révèlent que la plupart de ces variétés régionales avaient une bonne vitalité jusqu'à la Première Guerre mondiale, voire même la Seconde Guerre mondiale. Walter (1988:16) explique le rôle primordial de la Première Guerre mondiale sur la diffusion du français et donc, sur l'élimination des variétés régionales. Elle explique que, à la suite des lourdes pertes humaines, les compagnies, bataillons, divisions, etc. ont été réorganisés sans tenir compte de l'origine géographique des soldats. Ne pouvant donc plus parler leur langue ou dialecte régional, ces soldats sont passés au français sur le champ de bataille. À leur retour chez eux à la fin de la guerre, leur emploi du français a continué, plutôt que de ne reprendre l'usage de la variété régionale qu'ils parlaient. Décrivant la situation en Bretagne, Le Dû (1999:30) explique qu'après la Seconde Guerre mondiale, pendant la reconstruction et au moment où la loi Deixonne reconnaît les langues régionales, « les parents, comme d'un commun accord, cessèrent en quelques années de transmettre leur langue ancestrale aux enfants ».

Étant donné cette longue histoire conflictuelle entre la domination du français

standard et la résistance des langues régionales sur l'ensemble du territoire français, cet article se propose d'étudier ce qui reste de l'héritage linguistique dans la région de Briançon au début du 21^e siècle et sa transmission dans les familles. Comme il va l'être décrit dans la section 2 ci-dessous, la situation géographique de Briançon l'a isolé pendant très longtemps des régions avoisinantes, limitant donc les contacts possibles entre les populations locales et celles de ces régions. Cette isolation s'est poursuivie jusqu'au milieu du 20^e siècle, époque qui a vu le développement d'une nouvelle économie dans la région. Ce changement a entraîné des migrations de populations venant d'autres régions de France, voire du monde. Dyer (2002:100) décrit la ville de Corby en Angleterre comme « an ideal location to investigate dialect contact » à cause du fait que cette petite ville a vécu en autarcie pendant de nombreuses années, jusqu'à l'ouverture d'une usine d'acier qui a fait venir une très large population d'Écossais. Briançon se trouve dans la même situation puisque, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, le contact avec d'autres variétés de français est resté limité, faisant ainsi de cette région un excellent terrain de recherche sur l'attrition dialectale et l'imposition d'une norme extérieure. En conséquence, une analyse quantitative de la situation linguistique à Briançon aujourd'hui va permettre d'évaluer le degré d'attrition ou de préservation de traits dialectaux, en particulier celui du vocabulaire régional.

Après une brève description de la géographie de la région de Briançon, son histoire ainsi que de sa situation sociale et linguistique, commencera l'analyse de la transmission du vocabulaire régional. Pour cela, les facteurs de l'âge et du sexe des informateurs et l'origine des parents seront analysés pour étudier l'influence positive ou négative de chaque facteur sur la connaissance des régionalismes. Pour finir, cinq familles particulières seront décrites pour étudier la transmission à l'intérieur d'une même famille.

2. SITUATION GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE DE BRIANÇON

Briançon est la sous-préfecture du département des Hautes-Alpes, dans le sud-est de la France. Les Hautes-Alpes se situent à la pointe nord de la région administrative Provence-Alpes-Côte d'Azur. La limite nord des Hautes-Alpes coïncide avec la frontière linguistique entre la zone dialectale d'oc et la région franco-provençale. Briançon étant dans la région nord des Hautes-Alpes, elle se trouve donc à la frontière entre ces deux zones dialectales, ou plutôt au milieu du continuum linguistique.

Bien qu'elle soit la deuxième plus grande ville du département, on peut décrire Briançon comme une petite ville puisqu'elle ne compte que 10 737 habitants selon le recensement de 1999 (www.insee.fr). Ce qui est plus remarquable à propos de Briançon est sa situation géographique. Briançon se vante d'être la plus haute ville d'Europe à une altitude de 1326 mètres (4 350 pieds) et de compter 300 jours de soleil par an. Ceci en fait un lieu privilégié pour le tourisme d'hiver comme d'été mais aussi pour le climatisme grâce à son air pur et sec. À une telle altitude, il est

clair que la ville est entourée de montagnes. En fait, il n'y a que quatre routes menant à Briançon et trois d'entre elles contiennent un col. Le plus bas de ces cols est le col de Montgenèvre avec une altitude de 1854 mètres (6083 pieds). Il conduit en Italie. Le col du Lautaret, vers Grenoble, a une altitude de 2006 mètres (6581 pieds) et est censé être ouvert à la circulation toute l'année. Il faut cependant dire que les conditions routières peuvent devenir dangereuses en hiver lors des nombreuses tempêtes de neige et tourmentes. Enfin, le col le plus haut, le col d'Izoard, a une altitude de 2361 mètres (7746 pieds) et n'est ouvert que pendant l'été, principalement pour le tourisme et le Tour de France. La quatrième route, celle allant vers le sud, suit la rivière (la Durance). Elle est cependant tout aussi sinueuse que celles menant à un col, en partie à cause d'une barre rocheuse bloquant la vallée à une dizaine de kilomètres de Briançon. Cette géographie entourant Briançon explique pourquoi cette région est restée isolée pendant de longues décennies.

L'isolation géographique de la région a sans aucun doute eu une influence sur son histoire. Je ne vais décrire l'histoire du Briançonnais que brièvement et je renvoie le lecteur à Routier (1997) pour une description très complète. Les premiers habitants se sont installés dans la région de Briançon aux alentours du 9^e siècle avant J.C., bien plus tard que dans la plupart des autres régions de la France (Mannent et Mannent 1994:60). Ces habitants étaient d'origine ligurienne, comme on le voit dans la toponymie locale : le nom du village de Névache, à une dizaine de kilomètres de Briançon, était à l'origine *Annevasca* ou *Annavasca* (signifiant 'vallée enneigée' selon Bessat et Germe 2001). Ce nom contient le suffixe *-asca* typique des toponymes liguriens (Faure 1998 ; Bessat et Germe 2001). À cause de sa situation sur une voie de passage, la *via Domitia*, entre le nord de l'Italie et le sud de la France (Roman 1884:xix), un village a été établi durant l'ère romaine par les Brigani (ou Briciani), d'où le nom de Briançon (Routier 1997). Cependant, cette région ne sera rattachée à l'empire romain qu'en 13 avant J.C. (Mannent et Mannent 1994 ; Routier 1997). Bien que de nombreuses personnes aient emprunté la *via Domitia* et soient passées par Briançon, peu se sont arrêtées suffisamment longtemps pour s'installer. La situation de Briançon comme lieu de passage a donc limité le contact prolongé avec d'autres groupes. Au Moyen Âge, la région de Briançon a été une principauté indépendante avec des privilèges financiers et politiques particuliers (Roman 1884). Jusqu'à la Révolution française, qui a établi les divisions administratives en départements encore utilisées aujourd'hui, la région briançonnaise était considérée comme une république indépendante, la République des Escartons. L'isolation de cette région se retrouve aussi dans le fait que le chemin de fer, qui n'est arrivé à Briançon qu'en 1884 (Siestrunck 2001), ne va pas plus loin. L'idée d'être loin de tout, d'être au bout du monde est profondément ancrée dans la mentalité des habitants. En fait, un des mots « à la mode » des quinze dernières années parmi la population locale, surtout avec la construction de l'autoroute entre Sisteron et Grenoble, est le mot « désenclavement », reflétant cette perception d'isolation et de recul.

3. ENTRE PATOIS ET LANGUE STANDARD : LE FRANÇAIS RÉGIONAL

Comme il l'a été décrit dans la première partie, la France a une longue tradition bien vivante vers l'imposition d'une seule langue et vers l'uniformisation, entraînant avec elle la perte des formes non-standard. De nombreuses forces s'unissent pour arriver à cette fin. Je ne vais ici en mentionner que trois et je renvoie le lecteur à Battye, Hintze et Rowlett (2000) pour une description plus complète. Tout d'abord, l'influence de l'éducation obligatoire (qui a été établie dans les années 1880) ne peut être ignorée puisqu'elle a obligé la plupart des instituteurs et professeurs à aller à Paris pour recevoir leur formation à l'École Normale. Ceci les a mis en contact avec d'autres variétés de français et a surtout renforcé dans leur esprit la supériorité du français standard et donc l'infériorité des langues et français régionaux. À cette influence, il faut aussi ajouter le développement des moyens de communication (y compris le chemin de fer) et des médias. En effet, les médias ont eux aussi joué un rôle important dans la promotion des attitudes négatives contre les langues régionales : « the national media (that is to say Parisian ones) always diminish the importance of regional linguistic and cultural specificities or present them as quaint vestiges of a dead past » (Blanchet 1999:75).

Pour définir l'expression français régional, il est important de souligner la différence entre français régional et langue régionale. Plusieurs langues régionales existent en France : ce sont des variétés différentes du français et sans compréhension mutuelle telles que le provençal, le basque, ou l'alsacien par exemple. Par opposition, le français régional est défini comme les variations de la langue française selon les régions. Boillot (1929) explique que le français régional est le français tel qu'il est parlé dans les régions du territoire français, et par extension, du monde francophone.

La langue régionale utilisée dans la région de Briançon est le provençal alpin. Le patois a cependant presque totalement disparu dans la région. L'utilisation du terme patois n'a pas pour but de refléter les connotations négatives qui lui sont souvent associées. J'utilise ici le mot patois dans la lignée de Blanchet (2003:9) « patois est le terme le plus usité par les locuteurs de ces zones [alpines] et en général associé à une localisation géographique étroite. » Cette disparition de la langue régionale semble avoir commencé plus tôt dans le Briançonnais que dans d'autres régions de France (telles que la Bretagne comme Le Dû [1999] l'a décrit). Des témoignages de sa vitalité au début du 20^e siècle existent. Par exemple, Carles, née en 1900, indique que son père ne parlait que patois (Carles 1977:14). Ceci indiquerait que la transmission du patois par les parents aux enfants s'effectuait encore au début du 20^e siècle. Il semble que l'effet de la Première Guerre mondiale ait été dévastateur. Dans mon corpus, les informateurs les plus âgés sont nés dans les années 1920 et 1930 et n'ont pas appris le patois de leurs parents. En fait, seule l'informatrice la plus âgée (82 ans) dit parler patois. Seuls les informateurs de plus de 50 ans disent comprendre le patois, et encore de façon imparfaite. La plupart des informateurs les plus âgés ont expliqué que leurs parents ne parlaient patois qu'avec les

gens de leur âge ou les plus vieux, mais pas avec leurs enfants. L'explication de ce choix, selon mes informateurs, est mêlée d'histoires où leurs parents ont été punis ou humiliés à l'école pour leur choix de langue. Ceci souligne le rôle primordial de l'éducation obligatoire et des instituteurs dans la diffusion du français en France et dans la persécution des dialectes et langues régionales. Ce sont les mêmes histoires que l'on retrouve dans les endroits où deux langues sont en situation de diglossie où une langue est considérée comme inférieure et donc, à éliminer : voir Carles (1977) pour les Hautes-Alpes ; Pradelles de Latour (1986) pour le Bassin Houiller Lorrain ; Auzanneau (1999) pour le Poitou ; Walter (1999:16), et Bulot et Courard (2001) pour le Pays de Caux parmi d'autres. Banskton et Henry (1998:16) rapportent le même type de « ridicule and punishment » quand les enfants cadiens en Louisiane étaient confrontés à des professeurs anglophones et ajoutent que les Cadiens âgés « universally mention these episodes as the reasons for which they attempted to conceal their ethnicity and did not transmit their ancestral languages and customs to their children ». Dans cette situation, la variété locale est perçue par les locuteurs comme une entrave à l'éducation et à l'avancement social. Auzanneau (1999:121) souligne que dans l'esprit des Poitevins, « la connaissance de l'idiome local serait (...) une cause de l'échec scolaire et un obstacle à la promotion sociale. Mais les parents reconnaissent encore qu'ils ne souhaitent pas que leurs enfants utilisent l'idiome local du fait de l'inutilité de cet usage dans la vie moderne et surtout de son caractère déclassant socialement ». Dans la région de Briançon, cette attitude négative semble même s'être étendue, dans une certaine mesure, aux mots régionaux. En effet, une de mes informatrices, âgée de 60 ans, alors que je lui demandais pourquoi elle n'utilisait que très peu des mots qu'elle connaissait, m'a expliqué que « Si je les avais utilisés, je me serais fait [sic] reprendre par mes parents ... parce que ça fait pas partie du français ».

Comme il l'a été décrit plus haut, à la suite du renouveau de l'intérêt pour les langues régionales des années 1970 et 1980, un changement d'attitude a émergé. Le cas du provençal illustre bien ce changement. En effet, Blanchet (1999:72) avance que « the situation of Provençal is generally better today than it was 30 or 50 years ago. (...) The social perception and public practice of Provençal has improved ». Cette nouvelle attitude positive couplée d'un certain intérêt enthousiaste envers les langues régionales ne semble pas avoir atteint la région briançonnaise. Sa localisation géographique, à l'extrême nord de la Provence, la rend périphérique par rapport aux centres culturels tels qu'Aix-en-Provence et Marseille et peut expliquer l'influence limitée des mouvements de revitalisation. Dans les dernières années, une station de radio (Alpes 1, basée à Gap) a commencé à émettre une émission en patois. En outre, certains groupes ayant pour but de rassembler des personnes parlant patois pour lutter contre sa disparition ont émergé dans plusieurs endroits, y compris certains villages environnant Briançon. À la question sur leur participation à ces groupes, mes informateurs les plus patoisants ont répondu que ça ne les intéressait pas et qu'ils avaient mieux à faire. Ceci souligne qu'en dépit d'améliorations encourageantes sur la reconnaissance des langues et dialectes régionaux, une image

négative demeure associée avec l'utilisation du patois dans la région de Briançon. Cette attitude se retrouve aussi dans d'autres régions de France, comme l'ont montré Blanchet *et al.* (1999).

Malgré la disparition du patois, on ne peut pas évidemment dire que tout le monde parle français standard : des mots sont restés et ont été empruntés en français. Ce sont les régionalismes ou marques lexicales du français régional. Selon Germe et Lucci (1987:18), ces régionalismes « remplissent la plupart du temps une fonction linguistique non négligeable, lorsque par exemple la norme nationale ne possède pas d'équivalent ». Ils ajoutent qu' « il s'agit bien souvent de termes très fortement connotés qui ont été acquis dans des situations bien particulières (dans l'entourage familial et étroitement local, généralement) et qui sont entourés d'un halo affectif intraduisible » (Germe et Lucci 1987:18). L'inclusion de ces régionalismes en français est un des éléments qui définit le français régional.

De nombreuses études ont été publiées sur la prononciation du français dans le sud de la France en général. Je ne citerai que Chaurand (1972), Walter (1982), et Carton *et al.* (1983). On trouve par contre peu de choses sur le Briançonnais, probablement à cause de l'emplacement reculé de cette région. Quelques études existent sur le provençal alpin, telles que Pons (1982) et Garnier (2003) mais ces études couvrent souvent une zone plus vaste. Il existe aussi deux études sur le vocabulaire des Hautes-Alpes : une sur Gap, la préfecture, par Germe et Lucci (1987) et une sur le Champsaur, une vallée dans le sud du département, par Germe (1996). Ces deux endroits se trouvent à une centaine de kilomètres de Briançon. Ces deux ouvrages mettent davantage l'accent sur la liste des mots et leur étymologie, plutôt que sur leur usage et leur transmission. Seul le livre sur Gap donne une idée de fréquence grâce à l'utilisation d'un questionnaire.

4. MÉTHODOLOGIE

4.1. Questionnaire

Dans le but d'étudier la fréquence des mots régionaux dans le Briançonnais, un questionnaire basé sur Germe et Lucci (1987) et Germe (1996) a été établi. Seuls les mots considérés comme courants ou fréquents dans ces deux ouvrages n'ont été gardés. En outre, les mots liés à l'agriculture ont été exclus à cause du changement économique qui a vu diminuer les revenus agricoles au profit du secteur tertiaire et d'une économie de services, surtout liés au tourisme et au climatisme. En effet, selon l'INSEE (www.insee.fr), en 1999, il n'y avait aucun agriculteur à Briançon alors qu'il y en avait 8 en 1990 et 24 en 1982. Ces chiffres ne tiennent pas compte des villages environnants qui ont certainement encore des agriculteurs, mais reflètent cependant une tendance à la baisse du secteur primaire dans cette région. À cette liste, j'ai ajouté les mots que j'ai entendus en grandissant dans la région. Cette méthode utilisant les mots entendus pendant l'enfance et ceux provenant d'autres auteurs est celle qui est utilisée par Germe et Lucci (1987) et Germe (1996).

Le questionnaire ainsi établi contient 247 mots et est organisé de la façon sui-

vante : la première colonne présente le mot isolé et la deuxième colonne donne ce même mot dans une phrase qui se veut aussi neutre que possible pour diminuer la tendance à deviner. La signification des mots dans les exemples est donnée entre crochets pour le lecteur.

- (1) andrône ils l'ont trouvé dans une andrône [ruelle]
 brailles j'ai acheté des brailles [pantalons]
 tupina apporte la tupina [sorte de fromage]

Ainsi, dans la phrase utilisant le mot *andrône*, le contexte est insuffisant pour savoir si une andrône est un placard, un tiroir, une voiture, une cave, ou une ruelle. La troisième colonne demande si les informateurs ont entendu ce mot, la quatrième colonne s'ils l'utilisent et la cinquième colonne demande sa signification. Les résultats de la présente étude sont basés principalement sur les réponses à la dernière colonne, c'est-à-dire si les mots et leur sens sont connus. Seule la dernière section de cet article analysera la différence entre la connaissance et l'utilisation.

4.2. Informateurs et familles

Les résultats sont basés sur 27 informateurs. Les données ont été recueillies lors de plusieurs visites dans la région entre septembre 2003 et mai 2005. Tous les informateurs sont nés et ont grandi dans la région de Briançon à l'exception d'une informatrice née ailleurs mais qui est arrivée à Briançon à l'âge de 6 mois. Les informateurs ont été recrutés selon le principe de l'ami d'un ami. En effet, l'auteur connaît quelques personnes dans cette ville, qui ont constitué un premier niveau d'informateurs. Ces personnes ont ensuite recommandé des candidats, qui ont eux aussi suggéré d'autres personnes. Les informateurs de moins de 20 ans ont été recrutés lors de visite dans certaines classes d'anglais du lycée de Briançon.

TABLEAU 1

Répartition des informateurs selon les groupes d'âge

-20	20-40	41-60	60+
M6 (16)	M3 (26)	M2 (57)	M1 (68)
M7 (17)	M4 (20)	M10 (45)	M5 (66)
M8 (16)	M11 (38)	F4 (43)	M9 (71)
F10 (16)	F5 (38)	F6 (43)	F1 (63)
F12 (18)	F13 (25)	F8 (53)	F2 (66)
		F11 (60)	F7 (68)
		F15 (60)	F9 (77)
			F14 (76)
			F16 (82)
			F17 (66)

Comme on peut le voir dans le tableau 1, les informateurs ont été regroupés selon quatre groupes d'âges : moins de 20 ans (3 hommes, 2 femmes), 20-40 ans

(3 hommes, 2 femmes), 41–60 ans (2 hommes, 5 femmes), plus de 60 ans (3 hommes, 7 femmes). Le premier groupe est constitué de lycéens. Le dernier groupe est composé de retraités. La division du groupe intermédiaire reflète la différence entre les générations dans une même famille : comme on le verra plus en détails plus tard, M2 est le père de M3 et F4 est la mère de M4.

Le faible nombre d'informateurs parmi les deux premiers groupes d'âge reflète la migration récente (Siestrunck 2001) qui rend plus difficile le recrutement des informateurs répondant aux critères de sélection : être né à Briançon d'au moins un parent briançonnais. Cette raréfaction de Briançonnais de souche s'est manifestée lors de mes visites au lycée de Briançon pour recruter des volontaires. Durant ces visites, j'ai été en contact avec 106 lycéens, mais seulement 14 d'entre eux avaient les critères requis.

Afin d'étudier la transmission à l'intérieur d'une même famille, plusieurs familles vont aussi être analysées (2).

- (2) Famille 1 = M2 (57) père et M3 (26) fils
- Famille 2 = F4 (43) mère et M4 (20) fils
- Famille 3 = F7 (68) mère, F5 (38) et F6 (43) filles et M10 (45) fils
- Famille 4 = F9 (77) mère, F8 (53) fille
- Famille 5 = F16 (82) mère F15 (60) fille

Il a malheureusement été impossible d'obtenir trois générations à l'intérieur de la même famille.

5. RÉSULTATS

5.1. Âge et sexe

Les résultats généraux montrent que 58% des mots du questionnaire sont inconnus, et donc que 42% sont connus. Le logiciel de statistiques Goldvarb a été utilisé pour voir si certains facteurs sociaux étaient significatifs dans la connaissance du vocabulaire régional. Pour les poids présentés dans les tableaux 2 et 3¹, un poids inférieur à 0,5 indique que ce facteur défavorise la rétention et, donc, favorise la perte du vocabulaire alors qu'un poids supérieur à 0,5 indique que le facteur favorise la rétention. Les poids supérieurs à 0,5 sont en gras dans les tableaux. Le tableau 2 présente les résultats selon l'âge et le sexe ensemble car il y a une interaction entre ces deux facteurs selon Goldvarb.

Le tableau 2 montre la même tendance pour les deux sexes à travers les âges : les plus jeunes, c'est-à-dire les moins de 40 ans ont tendance à ne pas connaître les mots du questionnaire et à perdre le vocabulaire régional (avec un poids inférieur à 0,5) alors que les plus de 40 ans ont tendance à le maintenir. Cette tendance est aussi visible dans la figure 1 qui représente le pourcentage de mots connus selon l'âge et le sexe.

¹Note pour les tableaux 2 et 3 : Input 0,410, Total $\chi^2 = 21,4097$, $\chi^2/\text{cell} = 1,1894$, Log likelihood = -4234,473

TABLEAU 2
Influence de l'âge et du sexe

	Poids	Nombre connu/total	
Femmes :			
60+	0,617	967/1729	(7 informateurs)
41-60	0,567	577/1235	(5 informateurs)
20-40	0,413	135/494	(2 informateurs)
-20	0,240	104/494	(2 informateurs)
Hommes :			
60+	0,643	383/741	(3 informateurs)
41-60	0,558	218/494	(2 informateurs)
20-40	0,422	209/741	(3 informateurs)
-20	0,271	194/741	(3 informateurs)

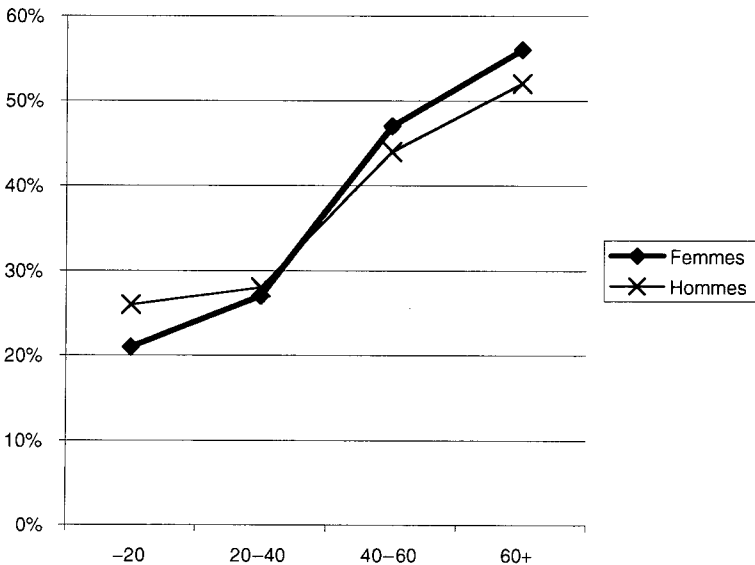


FIGURE 1
Résultats (en %) selon l'âge et le sexe

La figure 1 montre une courbe en S, caractéristique d'un changement en cours (Chambers 2002) avec une forte inclinaison (d'environ 20%) entre le groupe âgé de 41 à 60 ans et le groupe entre 20 et 40 ans. Une première question s'impose : pourquoi existe-il une telle différence entre ces deux groupes ?

Les informateurs du deuxième groupe (20-40 ans) sont nés dans les années 1960 et 1970 alors que ceux du troisième groupe (41-60 ans) sont nés entre la

fin de la Seconde Guerre mondiale et le début des années 1960. Comme il l'a été expliqué plus haut, Le Dû (1999) indique qu'en Bretagne, les parents ont cessé de transmettre le breton à leurs enfants dans les années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale. Puisque le patois briançonnais n'était déjà plus transmis aux enfants à cette époque (on a vu le rôle décisif de la Première Guerre mondiale), l'effet de la Seconde Guerre mondiale semble avoir été ressenti sur la transmission du vocabulaire régional, de ce qui restait du patois quand celui-ci a disparu. L'effet nivellateur de la Seconde Guerre mondiale s'explique à la fois par la guerre elle-même, mais aussi par le développement d'une nouvelle économie. La guerre a mis les locuteurs locaux en contact avec des locuteurs d'autres régions de France. Dès le début de la guerre, la géographie montagneuse et isolée de la région ainsi que sa proximité avec l'Italie ont attiré un certain nombre de Résistants qui fuyaient l'occupation allemande ou le régime de Vichy. Pour contrer cette résistance, des officiers français collaborateurs, souvent accompagnés de soldats ou d'officiers allemands, patrouillaient souvent la région et questionnaient la population locale dans l'espoir de capturer ces Résistants. Carles (1977:258ff) raconte de telles confrontations entre les officiers et les villageois. De nombreux villages ont été bombardés et détruits pendant la guerre, dès 1943, ou au moment de la libération (Routier 1997:530ff). À la suite de ces destructions, la reconstruction a pris place, ce qui a fait venir dans le Briançonnais de la main d'œuvre d'autres régions de France. Avec la reconstruction des infrastructures (routes, ponts, chemin de fer), une nouvelle économie s'est profilée au début des années 1960, et avec elle, davantage de contacts avec des locuteurs d'autres régions.

L'économie briançonnaise a été marquée pendant cette période d'un fort déclin de l'agriculture en faveur du secteur tertiaire. Grâce à son air pur et à son climat sec et ensoleillé, Briançon a attiré de nombreuses personnes souffrant d'une variété de maladies respiratoires. Le climatisme en Briançonnais venait de prendre son essor. Après la guerre, de plus en plus de cliniques spécialisées dans le traitement des maladies respiratoires et pulmonaires ont ouvert leurs portes, attirant des patients des quatre coins de la France et de tous les âges, y compris les enfants, placés en maisons d'enfants. Au début, les patients occupant près de 1500 lits étaient surtout atteints de tuberculose. Les traitements se sont vite diversifiés et étendus pour atteindre une capacité d'environ 2200 lits pour le traitement de l'asthme et d'autres allergies respiratoires (Routier 1997:556–557). Le climatisme n'est pas le seul développement ayant eu un tel impact sur le brassage des populations en Briançonnais. Son rôle est sans aucun doute relativement limité par rapport à l'impact énorme et irréversible du tourisme. La construction des stations de ski dans la région a commencé dans les années 1950 et a explosé dans les années 1960 (Routier 1997 ; Siestrunk 2001). Le tourisme fait venir des dizaines de milliers de personnes chaque année, que ce soit pour le tourisme d'hiver et le ski ou le tourisme d'été et la randonnée ou le cyclisme.

Cette série de développements économiques liés à la Seconde Guerre mondiale explique le brassage de populations dans la région. Le déclin dans la connaissance

du vocabulaire régional entre les informateurs nés avant et après les années 1960 reflète le brassage linguistique qui a accompagné celui des populations. Dès les années 1940 et 1950, les Briançonnais ont dû commencer à se rendre compte de leurs particularités lexicales, de leurs régionalismes. Dans un but d'accommodation des locuteurs venant de l'extérieur de la région, venant souvent avec davantage d'éducation et/ou d'argent qu'ils n'en avaient, les adultes de la région briançonnaise ont dû commencer à adopter un langage moins marqué régionalement. Cette accommodation reflète un changement dans le marché linguistique local et dans le capital symbolique du vernaculaire (suivant Bourdieu et Boltanski 1975 ; Sankoff et Laberge 1978). Avant la Seconde Guerre mondiale, la quasi-autarcie de la ville signifiait que les gains matériels et financiers étaient liés avec la communauté locale et que le capital symbolique était lié avec le vernaculaire local. À la suite des changements économiques qui ont suivi la guerre, le gain matériel est devenu lié avec l'extérieur. Le vernaculaire ne facilitait donc plus l'accès à ce gain. Le capital linguistique et symbolique a donc changé pour refléter le changement économique : le vernaculaire ne permettant plus l'accès au gain matériel, il a été remplacé par le standard national, lié au nouveau gain. Par conséquent, les adultes ont certainement aussi cessé de transmettre ces régionalismes à leurs enfants afin de leur permettre un meilleur accès au gain matériel, expliquant les poids inférieurs à 0,5 parmi les deux groupes d'âge les plus jeunes dans le tableau 2 et les faibles pourcentages de ces mêmes groupes dans la figure 1.

L'autre élément digne d'intérêt dans le tableau 2 et dans la figure 1 est le fait que les tendances pour les deux sexes ne sont pas les mêmes. Ceci se voit clairement dans la figure 1 où les deux lignes se croisent. La tendance des femmes de plus de 40 ans de garder davantage de vocabulaire régional que les hommes du même âge est inversée pour les femmes de moins de 40 ans, qui montrent une plus forte tendance à abandonner le vocabulaire régional que les hommes du même âge. Ce type de schéma n'est pas forcément inattendu dans la mesure où le comportement linguistique des femmes est souvent décrit comme étant plus conservateur ou plus proche de la norme que celui des hommes. Ce type de comportement a été décrit par Labov (1991) ainsi que de nombreux autres chercheurs tels que Eckert (1998) et Eckert et McConnell-Ginet (2003). Le cas du vocabulaire régional en Briançonnais illustre ces deux tendances : les femmes les plus âgées sont plus conservatrices ou plus proches de la norme locale parce qu'elles ont grandi à une époque où la norme nationale avait peut-être moins d'importance qu'aujourd'hui, en partie à cause du fait que cette norme était peut-être moins présente par manque de contact avec d'autres locuteurs ou de diffusion par les médias. Par contre, à la suite de l'installation d'une nouvelle économie dans la région et de contacts intensifiés avec des locuteurs d'autres régions, les femmes les plus jeunes sont plus proches de la norme nationale que les hommes du même âge. Cette différence entre les deux sexes est peut-être aussi due à une différence de niveau d'éducation : parmi les douze informatrices de plus de 40 ans, seules deux ont le Baccalauréat, les 10 autres n'ont pas fini le lycée. Parmi les femmes de moins de 40 ans, les deux du premier groupe sont

en voie d'obtenir le bac et les deux autres ont fait des études supérieures. Ces deux femmes sont un exemple de ce que Trudgill (1986:57) appelle des missionnaires de la langue ('language missionaries') qu'il définit comme des personnes ayant quitté leur ville puis étant revenues, apportant avec elles de nouveaux éléments et les introduisant dans le parler local. On ne retrouve pas une telle différence d'éducation parmi les hommes : un seul homme a reçu le Baccalauréat parmi les hommes de plus de 40 ans. En fait, c'est le seul homme ayant fait des études supérieures. Parmi les hommes de moins de 40 ans, deux ont le bac, trois sont en voie de l'obtenir, et un seul ne l'a pas. Cette différence dans le niveau d'éducation entre les hommes et les femmes peut être un des facteurs contribuant à la prise de conscience et au rejet des particularités locales en faveur de la norme nationale. Ces deux éléments (la proximité avec la norme et l'éducation) expliqueraient donc la tendance des femmes de moins de 40 ans à perdre davantage de vocabulaire régional que les hommes du même âge.

5.2. Origine des parents

Le tableau 3 indique un fait qui pourrait sembler surprenant : avoir deux parents locaux incite à la perte du vocabulaire régional. En fait, cette combinaison de deux parents locaux est l'indicateur le plus fort de la perte du vocabulaire régional avec un poids de 0,435. Ceci est surprenant dans la mesure où lorsque les deux parents sont locaux, on peut imaginer qu'ils ont une bonne connaissance du vocabulaire régional, meilleure que les gens n'ayant pas grandi dans la région. Ils ont donc davantage de mots à transmettre à leurs enfants, et pourtant ils ne le font pas. Bankston et Henry (1998) apporte une explication pour une situation similaire, celle de la rétention du français parmi les Cadiens en Louisiane. Ils avancent que « if an ethnicity is linked to material disadvantages, then group members may be discouraged from passing on characteristic traits, such as language. (...) Ironically, then, the "more ethnic" the parents, the less likely they may be to pass their language on to their children » (Bankston et Henry 1998:1). Comme il l'a été indiqué auparavant, les histoires d'humiliations et de punitions accompagnant l'utilisation du patois abondent et les informateurs eux-mêmes considèrent que le patois est un frein à l'éducation et à l'avancement social. Dans ces conditions, les parents ont choisi de ne pas transmettre le patois, ou même le vocabulaire régional afin de donner à leurs enfants toutes les chances possibles de réussir dans la vie et de ne pas devoir affronter les mêmes humiliations qu'ils ont subies.

Un autre élément intéressant dans le tableau 3 est le fait que l'influence de la mère sur la transmission du vocabulaire régional semble être plus important que celle du père. En particulier, une différence s'observe entre les valeurs associées avec une mère locale et un père local. En effet, les combinaisons avec un père local sont soit neutres quant à la rétention du vocabulaire, soit défavorisent cette rétention. Par contre, les poids associés avec l'origine locale de la mère sont tous en dessus de 0,5, soulignant ainsi la tendance à la rétention associée avec le fait d'avoir une mère locale. Ceci semble indiquer que Briançon pourrait représenter

TABLEAU 3

Résultats selon l'origine des parents

	Poids	Nombre connu/total	
M et P Hautes-Alpes (HA)	0,668	342/494	(2 informateurs)
M locale/HA et P national	0,634	372/988	(4 informateurs)
M locale et P HA	0,593	153/247	(1 informateur)
M régionale et P local	0,513	380/741	(3 informateurs)
M et P nationaux	0,465	243/494	(2 informateurs)
M nationale et P local	0,441	149/741	(3 informateurs)
M et P locaux	0,435	1148/2964	(12 informateurs)

TABLEAU 4

Score à l'intérieur des familles

	Parent	Enfant(s)	Différence entre individus	Différence entre groupes d'âge
Famille 1	M2 = 0,48	M3 = 0,30	-0,18	-0,183
Famille 2	F4 = 0,45	M4 = 0,21	-0,24	-0,183
Famille 3	F7 = 0,37	F6 = 0,41	+0,04	-0,090
		M10 = 0,40	+0,03	
Famille 4	F9 = 0,62	F5 = 0,31	-0,06	-0,272
		F8 = 0,47	-0,15	-0,090
Famille 5	F16 = 0,85	F15 = 0,61	-0,24	-0,090

une communauté matrilineaire dans laquelle les caractéristiques linguistiques régionales sont principalement transmises par la mère. Un échantillon plus large est nécessaire pour confirmer cette hypothèse.

5.3. Transmission entre générations

Afin de pouvoir comparer des individus entre eux, les informateurs ont reçu, pour chaque mot, un score de 1 pour une connaissance correcte du mot, et un score de 0 pour la non-connaissance. Ceci a permis de calculer un score pour chaque informateur, score équivalent à un pourcentage. Le tableau 4 présente les scores pour les informateurs à l'intérieur des familles. Dans ce tableau, la première colonne indique le score des parents, la deuxième celui des enfants et la troisième la différence entre ces deux scores. Pour finir, la quatrième colonne présente la différence entre les scores des groupes d'âge correspondant pour voir si ces familles semblent avoir un comportement similaire au groupe.

Pour ce qui est de la première famille, le tableau 4 indique une perte de 18% du vocabulaire entre M2 et son fils M3. Cette perte est proche de la perte qui s'effectue entre les groupes de même âge, comme on peut le voir dans la dernière colonne.

Pour la famille 2, on voit une perte plus élevée que la moyenne avec 24% de perte. Ces deux familles font partie des mêmes générations puisque les parents sont dans le groupe 3 (41 à 60 ans) et les enfants dans le groupe 2 (20 à 40 ans). La différence entre ces deux familles peut s'expliquer par l'origine des parents : pour la famille 1, le père est local et la mère est nationale, alors que pour la famille 2, les deux parents sont locaux. Ceci illustre la tendance présentée dans la section précédente, tendance selon laquelle le fait d'avoir deux parents locaux favoriserait la perte du vocabulaire régional davantage que d'autres combinaisons sur l'origine des parents.

La troisième famille présente un cas intéressant. En effet, la mère fait partie du quatrième groupe d'âge, les plus de 60 ans, mais elle a un score relativement faible de 0,37, bien en dessous de la moyenne du groupe d'âge à 0,55. Deux de ses trois enfants interviewés (F6 et M10) font partie du troisième groupe d'âge (41 à 60 ans) et la dernière, F5, fait partie du groupe entre 20 et 40 ans. On voit à l'intérieur même de cette famille, que les deux enfants les plus âgés montrent une différence positive par rapport à leur mère, c'est-à-dire qu'ils connaissent davantage de vocabulaire régional qu'elle. Une des raisons que l'on peut avancer pour expliquer ce fait peut se trouver dans le fait que les parents de F7 n'étaient pas originaires de cette région. En fait, ils sont venus de Pologne à l'âge de 26 et 27 ans, avant que leur fille F7 ne naisse. Cette origine étrangère n'explique pas cependant seule ce manque de connaissance. En effet, F2, qui comme F7 a plus de 60 ans et est née de parents étrangers, obtient un score de 0,62. Le faible taux de connaissance du vocabulaire régional pour F7 peut aussi s'expliquer par son interprétation des mots du questionnaire. Pendant l'entrevue, elle a indiqué à plusieurs reprises que les mots du questionnaire étaient plutôt comme un argot de jeunesse, des mots qu'elle avait entendus étant jeune mais qu'elle ne connaissait plus à l'heure actuelle. Les scores des deux premiers enfants, F6 et M10, supérieurs à ceux de leur mère, montrent sans aucun doute l'influence du père sur l'acquisition du vocabulaire. En effet, le père venait d'une famille établie dans le Briançonnais depuis plusieurs générations. Une autre différence dans cette famille est digne d'intérêt : celle entre les deux générations de frères et sœurs. En effet, les deux aînés, F6 et M10 (entre 41 et 60 ans), ont un score de 0,40 et 0,41. Ces deux scores sont légèrement en dessous de la moyenne de ce groupe d'âge à 0,46. Par contre, le troisième enfant, F5, appartenant au deuxième groupe d'âge (21-40), a un score plus bas que son frère et sa sœur à 0,35, mais plus élevé que le score du groupe d'âge correspondant de 0,278. Ceci montre que la rétention du vocabulaire, parmi les enfants de cette famille reste relativement constant, malgré la faible connaissance de la mère.

Enfin, le cas des deux dernières familles, 4 et 5, est parallèle puisque les personnes font partie des mêmes groupes de générations. Dans les deux cas, la mère a plus de 60 ans et la fille a entre 41 et 60 ans. Dans les deux cas aussi, on remarque une forte baisse de connaissance du vocabulaire puisque, pour la famille 4, la différence est de $-0,15$ et pour la famille 5, de $-0,24$. Ces deux chiffres sont bien au-dessus de la moyenne de $-0,089$ entre les deux groupes.

Ce qui est intéressant dans les chiffres présentés ci-dessus est le fait que, pour

toutes les familles sauf la famille 3 à cause du comportement exceptionnel de la mère, on trouve une perte d'environ 20% d'une génération à l'autre à l'intérieur d'une même famille. Ces résultats peuvent être mis en parallèle avec l'observation d'Oyharçabal (1999:48–49) qui différencie la période actuelle de la période précédente en indiquant que « la transmission familiale, qui s'était maintenue à un niveau relativement élevé jusqu'à une date récente, et qui s'avère plus que jamais indispensable à la continuité de la langue, n'est plus en mesure de préserver à elle seule la présence sociale du basque pour l'avenir ». Dans le cas présent, la transmission familiale est en déclin stable et continu d'environ 20% par génération et on peut se demander s'il pourrait exister, dans cette communauté particulière, une influence extérieure qui freinerait ce déclin.

6. CONCLUSION

Il est difficile d'être optimiste quant à la rétention du vocabulaire régional dans le Briançonnais. Les facteurs étudiés ici, tels que l'âge, l'origine des parents et la transmission familiale, semblent tous indiquer une perte à la fois rapide et inéluctable des régionalismes puisque les plus jeunes n'ont qu'une connaissance limitée de ces régionalismes. Malgré cela, on observe un ralentissement du déclin pour les moins de 40 ans, ce qui pourrait indiquer une stabilisation et une conservation des régionalismes connus par ces personnes. L'observation d'une tendance vers la perte moins forte chez les hommes que chez les femmes n'incite cependant pas à un optimisme débridé dans la mesure où les résultats présentés ici semblent indiquer que c'est à travers la mère, et non pas le père, que le vocabulaire régional est transmis aux enfants. À la lumière de la politique linguistique visant à l'élimination des langues régionales et à l'imposition du français, ces résultats pourraient ne pas surprendre. Ce qui pourrait être plus surprenant est l'étendue de cette élimination. En effet, cette étude montre que même lorsque le dialecte régional a disparu, les régionalismes sont aussi menacés par la force nivellatrice du français standard. Ceci semble se passer en dépit des mouvements de renaissance culturelle et linguistique. En fait, on peut trouver intéressante la quasi-correspondance chronologique entre les premiers mouvements vers la reconnaissance et la préservation des langues régionales (avec la loi Deixonne de 1951) et le début de la disparition des régionalismes dans le Briançonnais dû à l'arrivée de locuteurs d'autres régions causée par la reconstruction suivante la Seconde Guerre mondiale et le développement du climatisme et du tourisme.

Pradelles de Latour (1986), citant une de ses informatrices, ajoute une dimension supplémentaire à la perte de ces régionalismes. Au-delà du capital linguistique, elle lie les régionalismes au patrimoine local : « Ce qui n'existe plus (...) ce sont ces mots pour appeler les choses : la forêt, les collines. 'Et maintenant personne ne s'intéresse plus à ça, comment ça s'appelle'. Comme si le paysage ancestral s'effaçait peu à peu avec la disparition des mots, pour devenir une terre anonyme » (Pradelles de Latour 1986:270). Dans la même lignée, une des informatrices d'Auzanneau

(1999) souhaite conserver l'idiome local, mais sans le parler, le comparant ainsi à une machine de pays. Cette position peut sembler paradoxale pour un linguiste. Elle indique cependant une vision des dialectes et langues régionales que d'autres ont mentionnée. Bankston et Henry (1998) ont souligné que la faible transmission familiale du français cadien dans les familles les plus « ethniques » en Louisiane, montrant ainsi que la construction d'une identité locale pouvaient se faire pratiquement indépendamment de l'utilisation de la langue associée. Auzanneau (1999:131) conclut sur la question de la survie de l'idiome poitevin : les mesures qui pourraient être prises au niveau politique pourraient jouer en faveur de la modification des représentations que les Français ont des langues régionales, mais à quel point pourraient-elles modifier celles des locuteurs des régions concernées ? L'étude de Bulot et Courard (2001) sur le Pays de Caux et le cauchois apporte un élément de réponse. Selon eux, malgré le statut inférieur du cauchois par rapport au français, « étonnamment il commence à permettre de construire une identité sociale positive » (Bulot et Courard 2001:62). C'est peut-être dans le domaine de l'identité locale qu'on trouvera une solution à la question de la survie des régionalismes tels que ceux qui ont été présentés ici. Pour freiner la perte de l'idiome régional (qu'il soit langue régionale ou français régional), il faudrait donc permettre aux locuteurs locaux de développer une attitude positive envers leur langue. Blanchet (1999) rapporte qu'un tel changement semble déjà avoir eu lieu en Provence. Il se pourrait cependant, comme les résultats présentés ici le suggèrent, qu'il soit plus facile de revaloriser une langue régionale, vue comme un élément distinct de la langue française, plutôt que de conserver et de transmettre des éléments du français régional, qui peuvent être vus par les locuteurs comme une dégradation du trésor national.

RÉFÉRENCES

- Auzanneau, M. 1999. Le bilinguisme dialectal : Un modèle d'analyse sociolinguistique appliqué à la situation poitevine. *Plurilinguismes* 17:101–132.
- Bankston, C. et J. Henry. 1998. The silence of the gators: Cajun ethnicity and intergenerational transmission of Louisiana French. *Journal of Multilingual and Multicultural Development* 19:1–23.
- Battye, A., M.-A. Hintze et P. Rowlett. 2000. *The French language today: A linguistic introduction*. London : Routledge.
- Bessat, H. et C. Germe. 2001. *Les noms du paysage alpin*. Grenoble : ELLUG.
- Blanchet, P. 1999. What is the situation of a Provençal speaker as a French citizen today ? In *Les langues régionales de France : un état des lieux à la veille du 21^e siècle/The regional languages of France: An inventory on the eve of the 21st century*, réd. P. Blanchet, R. Breton, et H. Shiffman, 67–78. Leuven : Peeters et Publications Linguistiques de Louvain.
- . 2003. Les langues et cultures “minoritaires” de l'Arc alpin : Présentation générale. In *Les langues et cultures régionales ou minoritaires de l'Arc alpin*, réd. P. Blanchet et P. Pons, 5–11. Aix-en-Provence : Diffusion Édisud.

- Blanchet, P., R. Breton, et H. Shiffman, réd. 1999. *Les Langues régionales de France : un état des lieux à la veille du 21e siècle/The regional languages of France:An inventory on the eve of the 21st century*. Leuven : Peeters et Publications Linguistiques de Louvain.
- Boillot, F. 1929. *Le français régional de la Grand'Combe (Doubs)*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Bourdieu, P. et L. Boltanski. 1975. Le fétichisme de la langue. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 4:2–32.
- Breton, R. 1999. Solidité, généralisation et limites du modèle “jacobin” de politique linguistique face à une nouvelle Europe? In *Les langues régionales de France : un état des lieux à la veille du 21e siècle/The regional languages of France:An inventory on the eve of the 21st century*, réd. P. Blanchet, R. Breton, et H. Shiffman, 81–94. Leuven : Peeters et Publications Linguistiques de Louvain.
- Bulot, T. et S. Courard. 2001. Patrimoine et langue : Modernité dialectale et identité linguistique (Pays de Caux). *Europa Ethnica* 58:58–63.
- Carles, É. 1977. *Une soupe aux herbes sauvages*. Paris : Jean-Claude Simoën.
- Carton, F., M. Rossi, D. Autesserre, et P. Léon. 1983. *Les accents des français*. Paris : Hachette.
- Chambers, J.K. 2002. Patterns of variation including change. In *The handbook of language variation and change*, réd. J.K. Chambers, P. Trudgill, et N. Shilling-Estes, 349–372. Malden, Massachusetts : Blackwell.
- Chaurand, J. 1972. *Introduction à la dialectologie française*. Paris : Bordas.
- Dyer, J. 2002. ‘We all speak the same round here’:Dialect levelling in a Scottish-English community. *Journal of Sociolinguistics* 6:99–116.
- Eckert, P. 1998. Gender and sociolinguistic variation. In *Language and gender:A reader*, réd. J. Coates, 64–75. Malden, Massachusetts : Blackwell.
- Eckert, P. et S. McConnell-Ginet. 2003. *Language and gender*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Faure, A. 1998. *Noms de lieux et noms de familles des Hautes-Alpes*. Gap : Espaci Occitan.
- Garnier, J. 2003. *L’Occitan haut-alpin*. L’Argentière-la-Bessée : Édition du Fournel.
- Germi, C. 1996. *Mots du Champsaur, Hautes-Alpes*. Grenoble : ELLUG.
- Germi, C. et V. Lucci. 1987. *Mots de Gap : Les régionalismes du français parlé dans le Gapençais*. Grenoble : ELLUG.
- Institut National de la statistique et des études économiques. www.insee.fr.
- Labov, W. 1991. The interaction of sex and social class in the course of linguistic change. *Language Variation and Change* 2:205–251.
- Le Du, J. 1999. La Langue bretonne aujourd’hui. In *Les langues régionales de France : un état des lieux à la veille du 21e siècle/The regional languages of*

- France:An inventory on the eve of the 21st century*, réd. P. Blanchet, R. Breton, et H. Shiffman, 25–31. Leuven : Peeters et Publications Linguistiques de Louvain.
- Mannent, J. et R. Mannent. 1994. *Hautes-Alpes grandeur nature*. Gap : Direct Video Édition.
- Oyharçabal, B. 1999. La situation démolinguistique de la langue basque. In *Les langues régionales de France : un état des lieux à la veille du 21e siècle/The regional languages of France:An inventory on the eve of the 21st century*, réd. P. Blanchet, R. Breton, et H. Shiffman, 33–53. Leuven : Peeters et Publications Linguistiques de Louvain.
- Pons, P. 1982. *Le Provençal haut-alpin*. Gap : Société d'études des Hautes-Alpes.
- Pradelles de Latour, M.-L. 1986. À propos de l'identité linguistique. *Travaux Neuchâtelois de Linguistique (TRANEL)* 11:267–272.
- Roman, M.J. 1884. *Dictionnaire topographique du département des Hautes-Alpes*. Paris : Imprimerie Nationale.
- Routier, J. 1997. *Briançon à travers l'histoire*. Gap : Société d'études des Hautes-Alpes.
- Sankoff, D. et S. Laberge. 1978. The linguistic market and the statistical explanation of variation. In *Linguistic variation:Models and methods*, réd. D. Sankoff, 239–250. New York : Academic Press.
- Siestrunck, R. 2001. *Venus d'ailleurs, jalons pour l'histoire de l'immigration en Briançonnais*. Val-des-Près : Édition Transhumances.
- Trudgill, P. 1986. *Dialects in contact*. Oxford : Basil Blackwell.
- Vassberg, L. 1999. The 1990s:A turning point for the Alsatian dialect. In *Les langues régionales de France : un état des lieux à la veille du 21e siècle/The regional languages of France:An inventory on the eve of the 21st century*, réd. P. Blanchet, R. Breton, et H. Shiffman, 55–66. Leuven : Peeters et Publications Linguistiques de Louvain.
- Walter, H. 1982. *Enquête phonologique et variétés régionales du français*. Paris : Presses Universitaires de France.
- . 1988. *Le français dans tous les sens*. Paris : Éditions Robert Laffont.
- . 1999. On the trail of France's regional languages. In *Les langues régionales de France : un état des lieux à la veille du 21e siècle/The regional languages of France:An inventory on the eve of the 21st century*, réd. P. Blanchet, R. Breton, et H. Shiffman, 15–24. Leuven : Peeters et Publications Linguistiques de Louvain.